

---

# « Façons de parler, matière à dire »

## Pour une approche linguistique en formation

---



Vincent Sol

Dans l'espace des points de vue sur le travail social, la formation offre, à n'en pas douter, un panorama privilégié. Lieux de brassage, d'échange et de transmission où se côtoie la diversité des professionnels d'aujourd'hui et de demain, les établissements de formation constituent autant de balcons sur la culture du secteur qui, parce que c'est le propre de l'homme que d'être au monde par le langage, s'exprime par des mots. N'importe quel observateur y trouvera donc, en procédant à leur examen, une voie féconde pour saisir les fondements de la langue du social.

— XIII

### *Des étudiants et des mots...*

S'il est un constat éclatant pour qui prend un peu d'altitude sur les mots, c'est bien celui de la fulgurance avec laquelle ils s'imposent à nos bouches, parfois même avant d'avoir exécuté les premiers pas dans la pratique professionnelle. Ainsi, il est toujours stupéfiant d'entendre, à l'occasion des sélections d'entrées en formation, quel que soit le niveau de diplôme et avec les attentes propres à chaque filière, comme le langage des candidats sonne en général juste, entendez comme leurs mots sont tout à fait ajustés à ceux qui prévalent aujourd'hui. À tel point qu'on serait presque enclins à penser que leur langage est déjà, alors que la formation n'a pas commencé, dans une large part, fondé et en conformité avec les attendus en matière de langage professionnel. On pourrait voir là un effet de ce que Pierre Bourdieu (1982) nomme l'« *illusio* », cette forme d'illusion qu'on remarque à l'engagement dans un secteur professionnel qui suppose d'adhérer un minimum à ses

normes et ses valeurs sans autre forme de distance critique. Peut-être les candidats sont-ils d'ailleurs sélectionnés pour une part (Bodin, 2009), sans nécessairement que cela soit conscient, pour leur adéquation de langage avec celui des professionnels chargés de cette tâche, dans une concordance des mots. Projet, accompagnement, nécessité de travailler en partenariat, cadre, évaluation, co-construction... : la majeure partie des impétrants, même les plus jeunes d'entre eux, ont largement fait leurs ces mots qui font le social d'aujourd'hui et que tout professionnel qualifié se doit de posséder. Sans doute en proposent-ils une image quelque peu clichée, parce qu'immature, que leurs mots sonnent encore un peu creux, car ils manient des vocables dont la signification n'est pas éprouvée. Mais les mots ne sont jamais anodins ni neutres, et c'est justement parce qu'ils sont prononcés par des bouches encore « naïves », que la vision qu'ils dévoilent du métier et de l'action sociale d'aujourd'hui a de quoi interpellier.

### *La formation : prise et déprise du langage professionnel*

XIV —

Une bonne partie du travail de formation va par la suite consister à dépasser ces mots de façade en leur donnant du corps et de la consistance, à les charger de sens par un mouvement d'aller-retour entre expérience pratique et théorique, afin qu'ils soient utilisés en connaissance de cause. Néanmoins, la formation ne saurait se réduire à un simple processus, aussi fin soit-il, d'acquisition des mots qui conviennent à l'exercice professionnel, parce que la formation n'a pas pour seule fin le parfait ajustement aux exigences du secteur ni ne consiste en un simple *aggiornamento* pour coller à l'esprit du temps. Cette « alternance intégrative » – si mal nommée soit dit en passant – doit aussi s'accompagner d'une démarche dialectique de travail des mots, en les étudiant du dehors, comme des choses extérieures (Durkheim, 2004) et en les auscultant dans toutes leurs dimensions et contradictions, signifiante et signifiée, idéologique...

La culture est riche de la diversité et de la complexité, de l'ouverture sur le monde des pensées, qui ne saurait se limiter à un seul point de vue et à quelques mots imposés par ceux qui sont en position dominante pour faire valoir leur point de vue et leurs mots. Forts de cette idée, on aurait envie de penser que la formation doit aussi être un espace de rupture, de mise à distance du professionnel, et, dans

cette optique, les centres de formation devraient également être considérés comme des « écoles », mot qui d'ailleurs a tendance à reculer sous la pression des catégories administratives qui les désignent désormais comme des « Établissements de formation en travail social ». Heureusement, l'appellation n'a rien perdu de sa vivacité dans le langage ordinaire des étudiants qui s'évertuent à dire qu'ils sont en « école d'éducs ! ». Des écoles, disions-nous, dans son sens étymologique de *skholè*, cet arrêt du travail, cette relâche studieuse. Non pas que la formation doive être suspendue, hors du temps et du moment, ce qui n'aurait pas de sens dans le cadre d'une formation professionnelle et qui nous ferait inévitablement retomber dans l'aporie des discours sur l'introuvable relation entre formation et emploi (Tanguy, 1986) ; voire raviverait les cris d'orfraie, éculés, mais toujours prompts à ressurgir, à propos de formations soi-disant déconnectées des réalités professionnelles. Mais nous pensons que la formation doit être un espace de respiration pour sentir les pulsations du secteur, un espace qui tranche, qui fait césure avec les logiques parfois folles du quotidien professionnel, un espace de distanciation (Elias, 1993), de déprise des mots (Favret Saada, 1985) pour les placer devant soi et les mettre à la question. Pas pour rester dans les éthers de la pensée abstraite, mais pour retourner dans le siècle en travailleur social averti, fort d'une culture ouverte et prête à questionner les évidences, celles des mots qui, sans que nous en prenions toujours bien la mesure, nous font dire nos pratiques et penser les situations que nous rencontrons. Au risque assumé d'être un peu réducteur et piquant, le travail en formation en deviendrait presque un travail de sàpe, de déconstruction des mots acquis « trop » facilement dans la pratique. Pas par goût au nihilisme ou par esprit mal placé, mais comme un exercice salutaire pour permettre un choix des mots en conscience. Un travail cependant très délicat à opérer, quasi chirurgical pour qu'il porte, qui peut être très déstabilisant et nous faire vaciller sur nos bases en interrogeant ce qui nous paraît le plus allant de soi, le plus naturel : les mots qui nous viennent. À plus forte raison quand ces mots sont ceux qui correspondent à la doxa professionnelle ; on s'expose alors à une possible dissonance ou dysharmonie qui n'est pas toujours simple à vivre.

## *Les enjeux du pouvoir de dire*

Or ce qui devrait faire problème, c'est que l'emploi des mots ne fasse pas problème. Cela ne signifie pas qu'il faille à tout instant douter, ce qui aurait comme conséquence de paralyser l'action et qui peut-être nous rendrait fous, mais, au moins le temps de la formation, questionner notre rapport au langage, les mots que nous employons, qui traduisent et trahissent toujours un certain ordre des choses, une certaine vision du monde. « De toutes les formes de "persuasion clandestine", la plus implacable est celle qui est exercée tout simplement par l'ordre des choses. » (Bourdieu et Wacquant, 1992, p. 143) Par extension logique, en acceptant l'idée que dans le monde social les mots font les choses (Bourdieu 1993), que dire c'est faire (Austin, 1991), on en arriverait presque au fait que l'ordre des mots révèle toujours un ordre des choses ou, pour le formuler autrement, que dire c'est toujours consacrer un certain état des choses donc en sanctionner ou en écarter d'autres.

Encore faudrait-il avoir connaissance des enjeux liés aux actes de parole et prendre la mesure de ce que parler veut dire (Bourdieu, 1982). À ce titre, on ne saura que regretter que la formation des travailleurs sociaux ne propose pas davantage de sensibilisation aux savoirs de la linguistique. Entendons-nous bien : la formation s'intéresse aux mots, questionne les étudiants à leur sujet, propose des définitions, apporte des concepts, exige une précision des termes, autant d'invitations qui participent d'une mise en travail du langage. Mais elle ne propose que très peu de culture sociolinguistique de fond. Cela tient sans doute au fait que la focale de la pratique professionnelle est prioritairement réglée sur la réflexivité des manières d'être dans la relation avec le bénéficiaire de l'action et sur la qualité de la communication avec celui-ci. On porte l'attention sur les transferts d'affect, les projections, sur la disponibilité, la capacité d'écoute et d'empathie, la participation de l'autre... Sans invalider cette approche par ailleurs fondamentale pour penser l'accompagnement, elle a tendance à reléguer au second plan une donnée pourtant essentielle : le fait que la relation d'accompagnement du public – mais c'est vrai également des relations entre professionnels – soit une situation sociale particulière d'échange linguistique, un rapport social de langage dont il s'agit de saisir la portée et les effets. Et le vide en formation sur le sujet n'invite pas à y porter l'œil.

## *Linguistique en formation, formation en linguistique*

À partir de là, il nous semble que deux grandes voies sont traçables en formation, des voies déjà ouvertes, mais qui demanderaient à être explorées et empruntées davantage.

Une première qui s'attacherait à développer une véritable philologie du social, à travailler son champ lexical, son répertoire linguistique, à sonder les mots, les fouiller, à les mettre à nu sur le fond et sur la forme. Prendre à pleines mains les mots donc, s'en saisir pour les étudier dans leur diachronie, leur sémantique, comprendre leurs sphères d'appartenance, de manière à bien appréhender l'enjeu des façons de dire, de nommer, notamment les points de bascule d'un mot vers l'autre qui sont toujours hautement significatifs. On pense à des mots aujourd'hui relégués aux oubliettes du travail social, des mots comme « domination » ou « contrôle social » par exemple, qu'on n'entend plus, sauf en quelques bouches qui font office d'anciens combattants, tant leur tentative de résister au souffle de modernité qui s'abat sur les mots du secteur semble vaine et perdue d'avance. C'est d'autant plus vrai quand les mots qu'on nous propose s'apparentent aux sirènes de la pratique enjolivée, celles de l'euphémisation exagérée des rapports sociaux sous le vocabulaire de la co-construction et de la participation, qui ne donne pas toujours ce que leur valeur faciale laissait promettre. Il ne s'agit pas de censurer les mots, de s'empêcher de dire ou de rester figés dans un langage pétrifié et immuable. Il faudrait au contraire plaider pour la pluralité et la diversité, sans conclure à une forme de relativisme absolu où tous les mots s'équivaldraient, mais pour les mettre à la dispute et la confrontation, pour pouvoir les éprouver et les choisir en professionnels éclairés. Lorsqu'un mot disparaît, c'est une lumière potentielle qu'on éteint. Dans cette veine, il est impératif en formation de faire toucher du doigt la dimension structurale du langage, à savoir que ce sont les mots qui construisent notre regard sur le monde, et non l'inverse. Se priver d'un mot revient donc toujours quelque part à se priver de regarder les choses sous un certain angle, rétrécissant par-là même notre angle de vue. D'où le caractère pressant de ne pas abandonner le terrain des mots, de ne pas se les laisser dicter par d'autres qui auraient tout intérêt à voir leurs mots triompher ; d'où l'impériosité d'une culture linguistique qui soit riche.

Une seconde voie, liée à la première, mais moins fréquentée, s'intéresserait davantage à la dimension contextuelle et interactionnelle de la situation linguistique. Elle inviterait les étudiants à aborder les relations dans le travail social, entre professionnels et bénéficiaires ou entre professionnels, sous l'angle d'un rapport sociolinguistique mettant en scène des locuteurs placés dans des positions sociales différentes, la plupart du temps asymétriques, qui font qu'objectivement, malgré un climat favorable au dialogue, tous les mots n'ont pas la même probabilité de porter : selon la position de laquelle ils sont prononcés et selon le « niveau » de langage de chacun. Cette vision critique n'est, semble-t-il, que trop peu enseignée aujourd'hui. On comprend qu'elle puisse se heurter à quelques réticences dans un secteur qui accentue beaucoup sur la personnification des relations et sur l'individualisation (Raveneau, 2009), parce qu'elle renvoie à la dimension sociale des relations qui échappe pour une part à la logique du sujet. Mais si on est d'accord pour reconnaître qu'une des choses majeures au cœur de la pratique professionnelle est l'échange de mots, si on acquiesce à l'idée que parler engage les individus dans leurs appartenances sociales, on ne saura qu'être sensible aux logiques sociales à l'œuvre dans toute situation de communication, sans pour autant ne les réduire qu'à cela. Pour le dire autrement, parler est un acte éminemment social qui met en jeu bien plus que des subjectivités. Il engage avec lui des structures sociales, déposées en nous et qui agissent sur nous, dans notre rapport aux autres, et qui font que nous ne possédons pas tous les mêmes compétences langagières ni n'avons les mêmes possibilités de faire valoir notre point de vue, en fonction de l'expérience du monde social que l'on a connue. L'idée peut être difficile à admettre, mais le travail social gagnerait à être regardé comme un marché linguistique sur lequel s'échangent des produits symboliques (Bourdieu, 1982) – des mots, des manières de les manier, de mettre en forme un langage – des produits généralement inégalement distribués d'une personne à l'autre et qui n'offrent en conséquence pas tous les mêmes chances de « profit », ici au sens d'être entendus et reconnus. Exprimer les choses ainsi peut paraître désenchanté, certes. Le rejeter d'emblée nous rendrait pourtant aveugles au fait que toute relation, aussi bienveillante et humaniste soit-elle, et en prenant la précaution de ne pas la limiter

à cela, est l'expression d'un rapport de force symbolique entre des sujets qui parlent et qui en le faisant mettent en concurrence des discours à la forme et au contenu inégaux dans leur valeur sociale et professionnelle. Le réfuter reviendrait à « faire l'autruche » et à laisser le champ libre à l'expression d'une forme de violence symbolique, cette violence « douce » qui s'exprime au plus profond des situations d'échange, dans les actes de langage, de manière quasi invisible, et qui tire une part de sa force de la méconnaissance de son existence. On aurait donc plutôt tout intérêt à le reconnaître, de sorte à se laisser une possibilité d'agir pour en atténuer les effets et pour accueillir et comprendre la langue de l'autre, avec ses mots, ses tournures, son expression, dans tout ce qu'elle nous dit de son expérience sociale et de sa manière d'être au monde. En conséquence, nous pensons qu'il est crucial d'attirer le regard sur cette lecture des choses en formation : pour augmenter la vision des travailleurs sociaux de demain ; pour leur donner des connaissances qui constitueront, peut-être, autant de prises supplémentaires pour penser leur implication et leur positionnement.

### *Quelques orientations pédagogiques*

Reste la question épineuse de la mise en œuvre concrète de ces propositions. Comment déployer une pédagogie qui, dans le cadre des formations, sensibilise les étudiants aux enjeux linguistiques ? Par quelles méthodes travailler cette question des mots, de la langue et des façons de parler ? Le chantier est d'ampleur et nous nous bornerons à esquisser quelques lignes possibles, non exhaustives, nous en remettant à l'art des formateurs pour imaginer ensuite la manière de les traduire en actions de formation. Trois grandes conceptions devraient selon nous présider à leur construction. La première, l'option d'une pédagogie à la croisée de la didactique, du réflexif et de la pratique, qui combinerait différentes modalités et contextes, allant de la transmission de connaissances solides en linguistique à des mises en situation pour étudier son propre rapport au langage (en comprendre la sociogenèse), d'ateliers collectifs de travail de la langue ou d'examen des mots jusqu'à des séances de réflexion sur la pratique professionnelle qui mettraient l'accent sur la question des rapports sociaux de langage. Une telle tâche ne saurait, et ce sera la deuxième grande conception,

être entreprise qu'au long cours, dans toute la durée du parcours de formation et à force de séquences répétées, si on souhaite créer chez les étudiants une disposition durable à s'interroger et prendre en compte cette question du langage. Enfin, troisième conception, on pencherait fortement pour un projet global de formation, qui dépasse les frontières des filières et qui transcende la logique des niveaux de diplômes. Les mots connaissent des fortunes diverses et n'appellent pas forcément les mêmes acceptions selon la position qu'on occupe dans le secteur, selon la formation qu'on a suivie, selon le métier qu'on exerce. On se figure très bien la richesse que pourrait apporter un échange transversal aux différentes formations, des directeurs aux professionnels de terrain, pour mettre en dialogue et en débats le sens et l'usage des mots, pas tant pour en ressortir avec des définitions consensuelles, car la conflictualité a toujours plus de vertus, que pour lever certaines incompréhensions et créer les conditions d'une culture partagée, une culture du sens critique.

### *Délier la langue, délier les langues...*

XX — Au-delà de tout ce nous venons de développer, nous souhaiterions terminer notre propos sur une invite un peu insensée et sans doute trop idéaliste, celle de faire de la formation un espace qui participe à délier la langue, celle du travail social, celle des travailleurs sociaux. Sans candeur nostalgique et pour ne pas y aller à demi-mots, la langue du social nous semble aujourd'hui une langue corsetée, une langue qui s'appauvrit de la rugosité technique et managériale, du vocabulaire de l'action publique rationalisée et de la compétence, qui trop souvent sclérosent la pensée au profit de la bonne capacité à agir. On nous objectera, à raison, que l'impératif d'objectivité et de neutralité contraint le langage professionnel à rester non jugeant et centré sur des faits, incitant à ne pas céder au spectaculaire de la formule ou à la subjectivité de la recherche de style. C'est vrai. Mais on ne pourra que regretter que les mots employés se resserrent et surtout qu'ils s'assèchent d'être dictés de l'extérieur, que la langue en devient parfois monocorde voire stéréotypée autour de quelques vocables que tout le monde manie à l'envi, puisant dans un répertoire relativement restreint et normé. Peut-être que les travailleurs sociaux ont par trop reculé dans la bataille



des mots, pensant qu'il y a des combats plus urgents à mener ou ne palpant pas tout ce que le langage a de politique. Voilà l'origine de notre plaidoyer pour une réappropriation de la langue par ceux qui sont les plus à même, en actes et en faits, de dire et mettre en mots leur pratique. Et à cette fin, la formation a sans conteste un rôle central à jouer.

Vincent Sol est formateur à l'Institut régional de travail social de Poitou-Charentes, Nouvelle-Aquitaine.

## Bibliographie

- Austin, John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1991.
- Bodin, Romuald, « Les signes de l'élection. Repérer et vérifier la conformation des dispositions professionnelles des élèves éducateurs spécialisés », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 178, 2009, pp. 80 à 87.
- Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire, Économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- Bourdieu, Pierre et Wacquant, Loïc, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992.
- Bourdieu, Pierre, « À propos de la famille comme catégorie réalisée », in *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, n° 100, 1993, pp. 32-36.
- Durkheim, Émile, *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 2004.
- Elias, Norbert, *Engagement et distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard, 1993.
- Favret Saada, Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1985.
- Raveneau, Gilles, « Psychologisation et désobjectivation des rapports sociaux dans le travail social aujourd'hui », *Journal des anthropologues* [En ligne], pp. 116-117, 2009, mis en ligne le 15 février 2012, consulté le 18/11/2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3835>; DOI : 10.4000/jda.3835
- Tanguy, Lucie, *L'Introuvable relation formation/emploi : un état des recherches en France*, Paris, La Documentation française, 1986.